

TCHAO-CHI-COU-EULH,
O U

L'ORPHELIN
DE LA MAISON DE TCHAO,
TRAGÉDIE CHINOISE,

Traduite par le R. P. DE PRÉMARE,
Missionnaire de la Chine.

AVEC

Des Eclaircissemens sur le Théâtre des Chinois, & sur
l'Histoire véritable de l'Orphelin
de Tchao.

*Présentée à Madame ***.*

Par M. SOREL DESFLOTTES.

Le prix est de 30 sols.



A P E K I N G.

M, D C C, L V.

V3.08.TCH

MEMORANDUM

TO : THE PRESIDENT

FROM : THE SECRETARY OF STATE

SUBJECT: [Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

tre des Chinois. Vous serez choquée, sans doute, de la bisarrerie qui y régne; nos règles n'y sont point observées; mais des Peuples nés sous un autre Hémisphère sont-ils obligés de nous prendre pour modèles? ce qui paroitra défaut chez nous, ne l'est pas à l'extrémité de l'Asie. Les Chinois peignent la Nature avec toutes ses couleurs, mais ils ne couchent pas dessus ce vernis de l'art qui ajoute à sa beauté. Quel que soit ce présent, MADAME, daignez l'accepter; trop heureux s'il a le bonheur de vous amuser quelques instans.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

✓ *Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, SOREL DESFLOTTES.*



PRÉFACE NECESSAIRE.

L'ORPHELIN de la Maison *Tchao* est tiré d'un grand Recueil en quatre *tao* ou 40 petits volumes, intitulé, *Yven-gin-pe-tchong*, c'est-à-dire les cent pièces de Théâtre faites sous la Dynastie des Yven ou Genghiz-Khanides. *L'Orphelin* est la 85^e Piece de ce grand Recueil. Elle a été traduite en 1731. par un ancien Missionnaire qui résidoit à Peking, & qui depuis trente ans faisoit son unique étude de la Langue Chinoise. Le P. de Prémare, c'est le nom de ce savant Missionnaire, confia cette traduction à MM. du Brossai & du Velaër, pour être remise à Paris entre les mains de M. Fourmont l'aîné auquel elle étoit destinée. Cet envoi est constaté par une Lettre du P. de Prémare mise à la tête de la traduction; & il est impossible de jeter les yeux sur la

L E T T R E

Du P. Du Halde à M. Fourmont l'ainé.

» C'est avec la plus grande surprise , Mon-
 » sieur , que j'ai lû l'accusation calomnieuse
 » que vous formez contre moi dans la Gram-
 » maire Chinoise que vous venez de mettre
 » au jour ; & c'est par la grande considéra-
 » tion que j'ai pour vous, que je vous en porte
 » d'abord mes plaintes à vous-même. A la
 » page 514. vous me traduisez dans le Public
 » comme un fourbe , qui ai intercepté une
 » Lettre qui vous étoit adressée , & qui vous
 » ai dérobé la traduction d'une Tragi-comé-
 » die Chinoise qui vous appartenoit , & qui
 » vous a été envoyée par le P. de Prémare.
 » Voici vos paroles : Scilicet Epistolâ subdolè
 » interceptâ , librum suum hâcce meâ & ad
 » me destinatâ Tragico-comœdiâ ornare non
 » dubitavit. Permettez-moi de vous dire, Mon-
 » sieur , que ce peu de paroles contient deux
 » faussetés insignes. 1°. Je n'ai jamais reçu
 » ni eu entre les mains aucune Lettre , ni au-
 » cun écrit qui vous ait été adressé par le P.

x P R E F A C E.

» vous est ouverte ; & de plus , il vous est aii.ẽ
» de faire mettre un *Errata* à la fin de votre
» Livre , où vous me rendiez cette justice. Je
suis avec beaucoup de respect, Monsieur , vo-
tre très-humble & très-obéissant serviteur ,

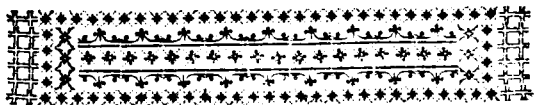
D U H A L D E. J.

M. Fourmont l'aîné négligea de répondre à
cette Lettre , enforte que le P. Du Halde s'i-
maginant toujours avoir raison , l'envoya à
l'Abbé Desfontaines , qui l'inséra dans le cin-
quième Volume de ses *Jugemens* , page 45,
avec cette attestation de M. Du Velaër.

*Copie du témoignage donné au Pere Du Halde
par M. DU VELAËR.*

» Lorsque j'arrivai à Paris en 1732 , je
» prêtai au Pere Du Halde plusieurs petits ma-
» nuscrits que le Pere de Prémare m'avoit
» donnés à mon départ de la Chine , & parmi
» lesquels étoit la traduction littérale d'une
» Tragi-comédie Chinoise , intitulée : *L'Or-
» phelin de la maison de Tchao*. A Paris , le
» 22. Mai 1743. D U V E L A Ë R.

Ce témoignage de M. Du Velaët prouve combien le P. Du Halde avoit tort de se plaindre ; il ne s'agit plus pour s'en convaincre , que de lire les deux Lettres du P. de Prémare , qui ne forment avec la Tragédie Chinoïse qu'un seul cahier , & qu'il étoit impossible conséquemment de séparer. On verra par-là , s'il est vrai que le P. Du Halde n'a jamais reçu , ou eu entre ses mains aucune Lettre & aucun écrit adressé à M. Fourmont l'aîné. Lorsque M. Du Velaët mit ce cahier entre les mains du P. Du Halde , il avoit sans doute quelques autres papiers à lui remettre , parmi lesquels il laissa l'Orphelin de Tchao sans y faire attention. Mais le Pere Du Halde n'est point excusable d'avoir gardé cette Tragédie , & d'avoir fait usage des Lettres adressées à M. Fourmont l'aîné sans sa participation. L'intention du Pere de Prémare n'étoit point du tout que ce cahier fût communiqué à ses Confrères de Paris. Certaines petites Anecdotes dont il y est parlé , le font assez sentir ; comme lorsqu'il dit , *songez au petit secret que nous avons ensemble.* Mais



ESSAI

SUR

LE THÉÂTRE DES CHINOIS.

IL y a peu de choses à dire sur ce sujet ; parce que les Chinois ne se sont point assujettis à des règles fixes & certaines dans la composition de leurs Pièces de Théâtre ; ils n'ont point ce que nous appellons unité d'action , de tems & de lieu ; on verra même par *l'Orphelin de Tchao* que la Scène chez eux doit changer presque à chaque instant , parce qu'ils ne savent point faire intervenir leurs Acteurs à propos ; cela occasionne en même tems de fréquentes répétitions qui ôtent à leurs Pièces beaucoup d'agrémens ; en un mot la Nature seule dénuée de tous les secours de l'art est leur guide unique , mais ils la peignent assez bien , & c'est déjà beaucoup. On est toujours sûr de faire illusion quand on plaît & qu'on intéresse , & la Nature seule peut mener à ce point indépendamment de l'art. Qui doute que les règles

généantes introduites par nos Poëtes ne nous interdisent autant de beaux morceaux qu'elles nous en procurent ?

Si les Chinois n'observent guères l'unité de lieu dans leurs Pièces , leurs Comédiens l'observent encore moins. Ce sont des troupes à-peu-près comme la bande dont Scaron décrit l'histoire dans son Roman comique. Ils n'ont aucun séjour ni aucun Théâtre fixes. Ils vont jouer dans les maisons où on les appelle, dans les Festins ou dans les Nôces. A la Chine lorsqu'on traite quelqu'un de Considération , il est rare qu'on ne le régale pas de la Comédie ; en un mot il est peu de festins complets sans cet amusement.

Chaque convive à proportion de sa qualité a une ou plusieurs tables devant lui , toutes les tables sont disposées en rond , de manière que tous les convives peuvent se voir. Le R. P. Juan Gonçales de Mendoce nous dit dans son Histoire de la Chine qu'il assista à un de ces repas » au milieu (de ce rond que formoient » les tables) dit-il , y avoit un espace rond » où fut représentée une Comédie avec beaux » Entremèdes , qui dura jusqu'à la fin du repas & beaucoup après. Les Comédies sont » fort plaisantes & de grande récréation. Elles » sont représentées bien au naturel , & avec » des habits qui sont fort propres à ce faire » selon le personnage qu'ils doivent jouer. »

George Horne , dans son Histoire de l'Am-
bassade des Hollandois à la Chine , juge aussi
favorablement des Spectacles Chinois. » Les
» Chinois , dit-il , surpassent les autres Peu-
» ples dans leurs Jeux & dans leurs Specta-
» cles ; il y a dans la Chine une infinité de
» Comédiens , presque tous jeunes , bienfaits
» & doués de beaucoup d'adresse & d'agilité,
» ils vont de Ville en Ville & ils jouent dans
» les Festins & dans les Nôces. Leurs Comé-
» dies représentent des histoires véritables ,
» quelquefois des fictions. Ces Comédies sont
» anciennes , car ils en composent peu de
» nouvelles. Ils présentent le Recueil de leurs
» Pièces de Théâtre , les Spectateurs choisif-
» sent celle qu'ils veulent & elle est exécutée
» pendant qu'ils sont à table. La déclama-
» tion tire un peu sur le chant. Car leur pro-
» nonciation est une espèce de chant. »

J'ajouterai ici que les Comédiens présen-
tent le Recueil de leurs Pièces au Maître de
la maison où ils sont appelés , & il est de la
politesse Chinoise qu'il remette ce Recueil
entre les mains de ses Convives , afin qu'ils
choisissent une Pièce de leur goût , mais ils
s'en excusent de leur mieux ; en sorte que le
Recueil ayant passé entre les mains de cha-
que Convive , revient enfin au Maître de la
maison , qui demande la Pièce qui lui plaît.

Il faut que les Acteurs ayent la tête mes-

blée de beaucoup de Rôles, s'il est vrai, comme le dit un autre Voyageur, que le Recueil qu'ils présentent, contient un nombre considérable de Pièces différentes, & qu'ils les sçavent toutes par cœur.

Ce que dit M. de la Loubere dans son Voyage de Siam, nous apprend quel est l'habillement des Comédiens Chinois, & la manière dont ils jouent. » Les Comédiens Chinois, » que les Siamois aiment sans les entendre, s'égosillent en récitant. Tous leurs » mots sont monosyllabes, & je ne leur en » ai pas entendu prononcer un seul, qu'avec » un nouvel effort de poitrine : on di- » roit qu'on les égorge. Leur habillement » étoit tel que les Relations de la Chi- » ne le décrivent, presque comme celui » des Chartreux, se rattachant par le côté » à trois ou quatre agraffes, qui sont de- » puis l'aisselle jusqu'à la hanche, avec de » grands placards quarrés devant & derriè- » re où étoient peints des Dragons, & » avec une ceinture large de trois doigts, » sur laquelle étoient de distance en distan- » ce, de petits quarrés & de petits ronds » ou d'écaille de tortue ou de corne, ou » de quelque sorte de bois; & comme ces » ceintures étoient lâches, elles étoient » passées de chaque côté dans une boucle » pour les soutenir. L'un des Acteurs, qui re-

» présentoit un Magistrat , marchoit si gra-
» vement qu'il posoit premierement le pied
» sur le talon , & puis successivement &
» lentement sur la plante & sur les doigts ,
» & à mesure qu'il appuyoit sur la plante ,
» il relevoit déjà le talon ; & quand il ap-
» puyoit sur le doigt , la plante ne tou-
» choit plus à terre. Au contraire , un au-
» tre Acteur en se promenant comme un
» maniaque , dardoit ses pieds & ses bras
» en plusieurs sens hors de toute mesure ,
» & d'une maniere menaçante , mais bien
» plus outrée que l'action de nos Capitans
» ou Matamores : c'étoit un Général d'ar-
» mée ; & si les Relations de la Chine sont
» véritables , cet Acteur représentoit au na-
» turel les affectations ordinaires aux gens
» de guerre de son Pays. Le Théâtre avoit
» dans le fond une toile , & rien aux cô-
» tés , comme le Théâtre de nos Saltinban-
» ques. *La Loubere , p. 177.*

M. de la Loubere a cru que les Acteurs Chinois s'égosilloient , ou crioient comme des personnes qu'on égorge , parce qu'il n'entendoit pas ce qu'ils disoient , & qu'il ne sçavoit pas que les Pièces Chinoises étoient remplies de Vers , que les Acteurs chantent , lorsqu'il s'agit d'exprimer des passions violentes , telles que la joye , la tristesse , le désespoir , &c. On en verra plusieurs



L'ORPHELIN

DE

LA MAISON DE TCHAO,

TRAGÉDIE CHINOISE.



PREMIÈRE PARTIE,

OU

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOU-NGAN-COU, *seul.*

L'HOMME ne songe point à faire du mal
au Tigre, mais le Tigre ne pense qu'à
faire du mal à l'homme, qui retarde sa
vengeance court risque d'en perdre le
fruit. Je suis Tou-ngan-cou premier Ministre
de la Guerre dans le Royaume de Tsine. Le
Roi Ling-cong mon Maître à deux hommes aux-
quels il se fie sans réserve, L'un pour gouverner le

Peuple, c'est Tchao-tune ; l'autre pour gouverner l'Armée, c'est moi. Nos charges nous ont rendus ennemis ; j'ai toujours eu envie de perdre Tchao, mais je ne pouvois en venir à bout. Tchao-sô, fils de Tchao-tune avoit épousé la Fille du Roi. J'avois donné ordre à un Assassin de prendre un poignard, d'escalader le Palais de Tchao-tune, & de le tuer. Au lieu de m'obéir, il se tua lui-même en se frappant la tête contre un arbre.

Un jour Tchao-tune sortit pour animer les Laboureurs au travail ; il trouva sous un meurier, un homme à demi mort de faim, il le fit boire & manger tant qu'il voulut, & lui sauva la vie. Dans ce même tems, un Roi d'Occident offrit un grand Chien, dont le Roi mon Maître me fit présent. Je conçus le dessein de m'en servir pour me défaire de mon Rival. J'enfermai ce Chien dans une chambre à l'écart, & je défendis qu'on lui donnât à manger pendant trois ou quatre jours. J'avois préparé à l'extrémité de mon Jardin, un homme de paille de la taille de Tchao, & habillé de la même manière. Je mis dans son ventre des entrailles de mouton. Cela fait, je prends mon Chien, je lui fais voir ces entrailles & le lâche ; il eut bientôt mis en pièces l'homme de paille, & dévoré la chair qu'il y trouva. Je le renfermai, ensuite dans sa prison, je le fis jeûner encore, & le ramenai au même endroit. Sitôt qu'il apperçut l'homme de paille, il se mit à aboyer.

point de l'engager à faire mourir toute notre maison. Princesse, écoutez les dernières paroles de votre époux, je sçai que vous êtes enceinte. Si vous mettez au monde une fille, je n'ai rien à vous dire; mais si c'est un garçon, je lui donne un nom avant qu'il soit né, & je veux qu'il s'appelle l'*Orphelin de la Maison de Tchao*. Elevez-le avec soin, pour qu'il venge un jour sa famille.

LA PRINCESSE.

Ah! vous m'accablez de douleur.

S C E N E I I I.

Un Envoyé du Roi. TCHAO-S'O, LA PRINCESSE.

L'ENVOYÉ.

J'Apporte de la part du Roi une corde, du poison & un poignard, j'ai ordre de remettre ces présens au gendre de Sa Majesté, après sa mort je dois enfermer la Princesse son épouse, & faire une prison de son Palais. L'ordre presse, il ne faut pas différer d'un moment. Me voici arrivé.

(*Sisôt qu'il voit le Prince il lui dit.*)

Tchao-so, à genoux, écoutez l'ordre du Roi.
 » Parce que votre maison est coupable de léze-Ma-
 » jesté, on a fait exécuter tous ceux qui la compo-
 » soient; il ne reste plus que vous. Mais faisant ré-

« flexion que vous êtes mon gendre , je ne veux pas
 « vous faire mourir en public. Voilà trois présens
 « que je vous envoie, choisissez » l'ordre porte de plus
 qu'on tienne votre épouse étroitement enfermée
 dans ce Palais, avec défense d'en sortir. On veut que
 le nom de Tchao soit entièrement éteint. Tchao-so !
 l'ordre du Roi ne se diffère point. Otez-vous promp-
 tement la vie.

TCHAO-SO.

Ah Princesse ! dans ce malheur que faire !

(*Il chante sur ce triste sujet.*)

LA PRINCESSE.

Ciel ! prenez pitié de nous. On a massacré toute
 notre maison ; les corps de ces innocens sont restés
 sans sépulture.

TCHAO-SO.

(*En chantant.*) Je n'aurai point de sépulture non
 plus qu'eux. O Princesse , retenez bien ce que je
 vous ai recommandé.

LA PRINCESSE.

Je ne l'oublierai jamais.

(*Tchao-so lui remet dans la mémoire en chantant,*

se tue avec le poignard.)

Ah ! cher époux , vous me faites mourir de dou-
 leur.

L'ENVOYE:

Tchao-so n'est plus. Son épouse est en prison chez
 elle , il faut que j'aille rendre compte de ma com-
 mission,

SCENE IV.

TCHING-ING, LA PRINCESSE.

TCHING-ING.

MADAME, vous m'avez fait appeller. Que souhaitez-vous de moi ?

LA PRINCESSE.

Hélas ! que toute notre maison a été détruite d'une façon cruelle. Tching-ing, je vous ai fait appeller, en voici la raison ; je suis accouchée d'un fils. Son pere étant près de mourir lui donna le nom d'*Orphelin de la Maison de Tchao*. Tching-ing, vous étiez au nombre de nos gens. Nous vous avons toujours bien traité. N'y auroit-il pas moyen de faire sortir d'ici mon fils, & de le mettre en état de venger sa famille ?

TCHING-ING.

Madame, je vois bien que vous ne savez pas encore tout. Le traître Tou-ngan-cou a sçu que vous aviez mis au monde un fils ; il a fait afficher partout un ordre qui porte que si quelqu'un ose cacher ce petit Orphelin, on le fera mourir lui & toute sa famille. Le moyen de cacher votre fils & de le faire sortir de ce Palais ?

LA PRINCESSE.

Tching-ing, on dit ordinairement que lorsqu'on a

besoin de promptitude, on pense à ses parens, & que lorsqu'on est en danger, on s'appuye sur les anciens amis. Si vous sauvez mon fils, notre maison aura en lui un héritier. (*Elle se met à genoux.*) Tching-ing, ayez compassion de moi. Les 300. personnes que Tou-ngan-cou a fait massacrer sont renfermées dans cet Orphelin.

TCHING-ING.

Madame, levez-vous je vous en conjure. Si je cache mon petit Maître & que le traître vienne à le savoir, il vous demandera où est votre fils, vous lui direz que vous me l'avez remis. Moi & toute ma famille nous en mourrons, encore passe : mais votre fils n'en périra pas moins.

LA PRINCESSE.

C'en est fait. Allez-vous-en. Tching-ing, ne vous épouvantez point; écoutez-moi. Son pere est mort par le poignard (*Elle prend sa ceinture.*) C'en est fait, sa mere va le suivre & mourir.

TCHING-ING.

Je ne croyois pas que la Princesse dût s'étrangler comme elle vient de faire. Je n'ose m'arrêter ici un moment. Ouvrons vite mon coffre à des, mettons dedans le petit Prince, & le couvrons de quelques paquets d'herbes médicinales. O Ciel! prenez pitié de nous. Toute la Maison Tcha'a péri par le glaive. Il ne reste que ce pauvre Orphelin. Si je puis le sauver, j'aurai un grand bonheur, & j'ac-

quérera bien du mérite. Mais si je suis découvert, nous en mourrons moi & tous les miens. O Tching-ing, pense un peu en toi-même. Si tu veux sauver cet Orphelin, il faut te tirer des mains de Tou-ngan-cou. Espérer cela, c'est espérer sortir des filets du Ciel & de la Terre.

S C E N E V.

HAN-KUÉ. *Suite de Soldats.*

HAN-KUÉ.

JE suis Han-kué, Général sous Tou-ngan-cou. Il m'a ordonné de garder le Palais de la veuve de Tchao-so. Pourquoi le garder? C'est que cette Princesse a eu un fils. Or il craint qu'on enlève cet Enfant. Il veut que je fasse bonne garde. Si quelqu'un le cache ou l'enlève, il perdra la tête lui & toute sa famille. Quoi donc, Tou-ngan-cou! serait-il dit que tu feras mourir ainsi à ta volonté les meilleurs Sujets du Roi, & tous ceux qui ont le plus de mérite? Cela durera-t-il encore longtems? (*il chante.*) Les deux Maisons de Tou & de Tchao ont une haine qui n'est pas pour s'éteindre sitôt. (*il chante*) Ô Tou-ngan-cou, que tu es haïssable! (*il chante encore & menace Tou-ngan-cou des châtimens du Ciel.*) J'ordonne qu'on ait bien soin de veill-

HAN-KUE'.

Va-t-en donc. (*Han-Kué le rappelle pour la troisième fois.*) Tching-ing, reviens. Il y a certainement là-dedans quelque chose de caché. Quand je te dis va-t-en, tu voles, & quand je te dis reviens, tu as mille peine à faire un pas. O Tching-ing, dis-moi, crois-tu que je ne te connois pas? (*il chante.*) Tu es de la Maison *Tchao*, je suis soumis à Tou-ngan-cou. Il faut nécessairement que tu emportes ce jeune Kilin, qui n'a pas encore un mois (*sans chanter.*) ô Tching-ing, entends-tu ce que je dis? (*il chante.*) comment pourras-tu sortir de cet antre du Tigre? ne suis-je pas le second Général après Tou-ngan-cou? te laisserai-je aller ainsi sans te rien demander? (*sans chanter.*) ô Tching-ing, je sçai que tu as de très-grandes obligations à la famille de Tchao.

TCHING-ING.

Je l'avouë. Je les connois, & je veux y répondre, je le dois.

HAN-KUE'.

(*il chante.*) Tu dis que tu veux répondre aux bienfaits que tu as reçus. Mais je crains que tu ne puisses te sauver (*il fait retirer ses gens.*) Retirez-vous, & ne venez que lorsque je vous l'ordonnerai.

LES SOLDATS.

Nous sommes au fait.

HAN-KUE' ouvre le coffre.

O Tching-ing, tu disois qu'il n'y avoit ici que des

remédes , voici cependant un petit homme.

TCHING-ING *éperdu se jette à ses genoux ;*
Han-kué chante sur l'enfant qu'il voit.

Seigneur , ne vous mettez pas en colere , souffrez que je vous dise la chose comme elle est. Tchao-tune étoit un des plus fidèles Sujets du Roi. Tou-ngan-cou en fut jaloux. Il vouluz le faire dévorer par un chien , Tchao-tune s'échappa & sortit du Palais. Son chariot ne pouvoit aller , le brave Ling-tché se souvint du bienfait de Tchao-tune & l'emporta dans les montagnes , on ne sçait ce qu'il est devenu. Le Roi crut les calomnies de Tou-ngan-cou. Le fils de Tchao-tune eut ordre de se tuer , la Princesse fut renfermée dans le Palais. Elle eut un fils qu'elle nomma l'Orphelin. La mere & l'enfant étoient sans secours. La Princesse m'a confié son fils. Je vous ai trouvé , Seigneur , & j'ai espéré que vous ne me blâmeriez pas ! Quoi ? voudriez-vous arracher ce pauvre petit rejeton , & éteindre sans ressource sa famille ?

HAN-KUÉ.

Tching-ing , tu vois bien que si je portois cet enfant à son ennemi, il n'y a point de richesses & d'honneurs que je n'obtinsse. Mais Han-kué a trop de droiture pour commettre une telle action. *Il chante. Si Tou-ngan-cou venoit à voir cet enfant. Il poursuit.*

O Tching-ing , enveloppez bien cet Orphelin. Si Tou-ngan-cou me demande où il est , je répondrai pour vous.

TCHING-ING.

Que je vous suis obligé, Seigneur.

Il enveloppe l'enfant & s'en va. Il revient & se met à ses genoux.

HAN-KUE'.

Tching-ing, quand je vous ai dit de vous en aller, ce n'étoit pas pour vous tromper, allez-vous-en bien vite.

TCHING-ING.

Seigneur, mille obligations.

Il s'en va & revient encore.

HAN-KUE'.

Tching-ing, pourquoi revenir tant de fois *il chante*: Tu crains que je ne te trompe. O Tching-ing, si tu n'as pas le courage d'exposer ta vie, qui s'oblige à sauver l'Orphelin malgré toi? apprends qu'un fidèle Sujet ne craint point de mourir, & que qui craint la mort n'est pas un Sujet fidèle.

TCHING-ING.

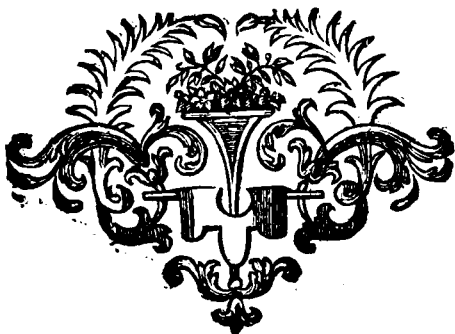
Seigneur, si je sots de ce Palais, on fera courir après moi, je serai pris, & le pauvre Orphelin en mourra. C'en est fait. Qu'on m'arrête. Allez, Seigneur recevoir votre récompense. Tout ce que je souhaite c'est de mourir avec l'Orphelin de la maison de Tchao.

HAN-KUE'.

Tching-ing, vous pouvez aisément vous sauver avec l'Orphelin, mais vous n'avez point de confiance. *Il chante pour exprimer ses derniers sentiments, & se tue.*

L'ORPHELIN, TCHING-ING.

Que vois-je ? Hélas Han-kué vient de se tuer lui-même. Si quelqu'un des Soldats de la Garde en donnoit avis à Tou-ngan-cou, que deviendrions-nous moi & l'enfant ! Fuyons, fuyons au plutôt, avançons sans rien craindre vers le Village nommé Tai-ping, & là nous prendrons des mesures.



S C E N E . I I I .

TCHING-ING , avec son coffre sur le dos.

TCHING-ING , qu'as-tu tant-à craindre ? Mon petit Maître , que vous m'êtes précieux ? Toungan-cou , que je te hais ! Bien que j'aye emporté ce petit mourant jusques hors des murs ; j'ai appris que Toungan-cou a sçû la fuite , & qu'il a ordonné qu'on lui apportât tous les enfans nés depuis une demie année , & alors sans s'informer , si c'est l'Orphelin, ou si ce ne l'est pas , il les démembrera tous , & les coupera par morceaux. Où pourrai-je donc cacher celui-ci ? Voici le village Tai-ping qui sert de retraite à Kong-sune. Ce Vieillard est un des anciens amis de Tchao-tune. Il a quitté la Cour , & il vit tranquillement dans cette retraite. C'est un homme droit & sincère : c'est-là que je cacherais mon trésor. Allons le voir sur le champ. Mettons mon coffre sous ce berceau de Bananiers. Mon cher Maître , attendez ici un moment ; sitôt que j'aurai vû Kong-sune , je reviens à vous.

(Il dit à un Valet de Kong-sune.)

Vous , avertissez que Tching-ing demande à voir votre Maître.

LE VALET.

Tching-ing est à la porte.

L'ORPHELIN,
KONG-SUNE.

Qu'on le prie d'entrer.

LE VALET.

Mon Maître vous prie d'entrer.

SCÈNE IV.

KONG-SUNE, TCHING-ING,
KONG-SUNE.

TCHING-ING, quelle affaire vous amène ici?
TCHING-ING.

Voyant que vous vous étiez sauvé dans cette retraite, je suis venu pour avoir l'honneur de vous voir.

KONG-SUNE.

Depuis que je me suis retiré de la Cour, tous les grands Officiers du Roi se portent-ils bien?

TCHING-ING.

Ce n'est plus comme quand vous étiez en place. *Tou-ngan-con* est le maître, & tout a bien changé.

KONG-SUNE.

Il faut tous ensemble en avertir le Roi.

TCHING-ING.

Seigneur, vous sçavez qu'il y a toujours eu des scélérats. Sous les Règnes d'*Tao* & de *Chune*, n'y avoit-il pas quatre méchants?

KONG-SUNE.

(*Il chante sur la fin, & il dit ce qui est arrivé à Tchao-tano.*)

TRAGÉDIE CHINOISE, 45
TCHING-ING.

Seigneur, le Ciel a de bons yeux. La Maison de Tchao n'est pas sans héritier.

KONG-SUNE.

Toute la Maison au nombre de trois cent personnes, a péri. Son fils gendre du Roi, s'est poignardé. La Princesse sa Bru s'est étranglée. Où est cet héritier dont vous parlez ?

TCHING-ING.

Seigneur, puisque vous sçavez si bien tout ce qui s'est passé, je n'en parlerai point. Mais je vous dirai ce que vous ne sçavez peut-être pas, que la Princesse étant en prison dans son Palais, a mis au monde un fils qu'elle a nommé l'Orphelin de la Maison de Tchao. Ne voilà-t-il pas le petit héritier dont je parlois. Tout ce que je crains, c'est que Tou-ngan-cou ne vienne à le sçavoir, & à le faire prendre ; car s'il tombe une fois entre ses mains, il le fera mourir cruellement, & la Maison de Tchao sera réellement sans héritier.

KONG-SUNE.

Y a-t-il quelqu'un qui ait sauvé le petit Orphelin ? Où est-il ?

TCHING-ING.

Seigneur, vous faites paroître tant de compassion pour toute cette famille, que je ne puis vous rien cacher. La Princesse avant sa mort, me confia son fils, & me recommanda d'en avoir soin, jusqu'à ce qu'étant devenu grand, il puisse se venger de l'ennemi de sa

Comment à cet âge-là pourrois-je l'aider ! O Tching-ing, puisque vous voulez bien sacrifier votre enfant, apportez-le-moi ici , & allez dire à Tou-ngan cou , que je cache chez moi l'Orphelin qu'il veut avoir. Tou-ngan-cou viendra avec des troupes entourer ce Village , je mourrai avec votre fils , & vous élevez l'Orphelin de Tchao jusqu'à ce qu'il puisse venger toute sa maison. Ce dessein est encore plus sûr que le vôtre. Qu'en dites-vous ?

TCHING-ING.

Je le trouve aussi bon , mais il vous en coûteroit trop cher. Donnons plutôt les habits du petit Tchao à mon fils, allez me déferer au Tyran, moi & mon fils nous mourrons ensemble.

KONG-SUNE.

Ce que j'ai dit est une chose résolue ; ne songez pas à vous y opposer. (*Il chante.*) encore vingt ans & nous sommes vengés , suis-je assez heureux pour vivre jusques-là ?

TCHING-ING.

Seigneur , vous avez encore de la force.

KONG-SUNE.

Je ne suis plus ce que j'ai été. (*Il chante.*) Mais je serai ce que je pourrai , Tching-ing , suivez mon conseil.

TCHING-ING.

Vous étiez tranquille chez vous , & moi sans savoir ce que je faisois je suis venu vous apporter ce malheur. J'en suis très-fâché.

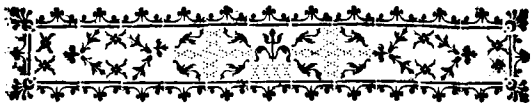
KONG-

dire l'Orphelin. Pour un Vieillard comme moi, qu'il meure : c'est peu de chose. (*Il abaisse la tête, & s'en va.*)

TCHING-ING.

Les choses étant en cet état, il n'y a pas de tems à perdre. Allons vite prendre mon fils & le mettons dans ce Village. C'est avec joye que je mets mon fils à la place de l'Orphelin. C'est de mon côté une espèce de justice. Mais c'est une perte que le généreux Kong-sune.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

TOU-NGAN-COU & *sa suite.*

TOU-NGAN-COU.

LE petit Tchao m'échapperoit-il ? J'ai fait afficher un ordre , que si dans trois jours il ne paroît point, tous les Enfans au-dessous de six mois seront mis à mort. Qu'on aille à la porte du Palais regarder de tous côtés ; & si on découvre quelqu'un qui vienne accuser , qu'on m'en donne avis aussitôt.

SCENE II.

TCHING-ING.

HIER je portai mon propre Enfant chez Kong-fune, & aujourd'hui je viens l'accuser à Tou-ngan-cou. Qu'on aille donner avis que j'ai des nouvelles de l'Orphelin de Tchao.

L'ORPHELIN,
UN SOLDAT.

Attendez, je vous prie, ici un moment, je cours annoncer votre venue. Seigneur, il y a un homme qui dit que le petit Tchao est trouvé. *Tou-ngan-cou demande où est cet homme. Le Soldat répond, à la porte du Palais.*

TOU-NGAN-COU.

Qu'on le fasse entrer.

LE SOLDAT.

Entrez.

SCENE III.

TOU-NGAN-COU, TCHING-ING,
SOLDATS.

TOU-NGAN-GOU.

QUI es-tu ?

TCHING-ING.

Je suis un pauvre Médecin. Je m'appelle *Tching-ing.*

TOU-NGAN-COU.

Où dis-tu que tu as vu l'Orphelin de la Maison de Tchao ?

TCHING-ING.

Dans le Village Lü-hu-rai-ping, & c'est le vieux Kong-sune qui le tient caché chez lui.

TOU-NGAN-COU.

Comment as-tu pu savoir cela ?

TCHING-ING.

Kong-sune est de ma connoissance. J'étois allé chez lui, & je vis par hazard dans la chambre où il couche, un Enfant sur un riche tapis. Je dis alors en moi-même : Kong-sune a plus de 70 ans, il n'a ni fille ni fils. D'où est venu celui-ci ? Je lui découvris ma pensée. Cet Enfant, lui dis-je, ne seroit-il point l'Orphelin qu'on cherche tant ? Je pris garde que le Vieillard changea de couleur, & qu'il ne pût rien répondre. Voilà d'où j'ai conclu, Seigneur, que l'Enfant dont vous êtes en peine, est chez le vieux Kong-sune.

TOU-NGAN-COU.

Va, coquin, crois-tu pouvoir m'en faire accroire ? Tu n'as eu jusqu'ici aucune haine contre le bon homme Kong-sune, pour quelles raisons viens-tu l'accuser d'un si grand crime ? Est-ce par affection pour moi ? Si tu me dis la vérité, ne crains rien ; mais si tu mens, tu es un homme mort.

TCHING-ING.

Retenez, Seigneur, votre colère pour un moment, & daignez écouter ma réponse. Il est vrai que je n'ai aucune inimitié contre Kong-sune ; mais quand j'ai su que vous ordonniez qu'on vous apportât tous les petits Enfans du Royaume pour les faire mourir ; alors pour sauver d'une part la vie à tant d'innocens ; & d'une autre part, à l'âge de 45 ans, il n'y a pas un mois que j'eus un fils ; je n'aurois pas man-

S C E N E V.

TOU-NGAN-COU, TCHING-ING,
KONG-SUNE, SOLDATS.

Nous voici au Village Taiping. Qu'on me l'entoure de toutes parts. Tching-ing, quelle est la maison de Kong-sune?

TCHING-ING.

C'est celle-là.

TOU-NGAN-COU.

Qu'on m'amène ce vieux coquin ici. O Kong-sune, connois-tu ton crime?

KONG-SUNE.

Moi! je n'ai point de crime que je sache.

TOU-NGAN-COU.

Je sçais, misérable coquin, que tu étois lié d'amitié avec Tchao-tune. mais comment as-tu été assez hardi pour cacher le reste de cette famille?

KONG-SUNE.

Quand j'aurois le cœur d'un Tigre je ne l'entreprendrois pas.

TOU-NGAN-COU.

S'il ne sent les coups il n'avouera rien. Qu'on prenne un bon bâton, & qu'on frappe sur lui comme il faut.

KONG-SUNE, (*chante tandis qu'on le bat, puis dit.*)

Qui est le témoin du crime dont on m'accuse ?

TOU-NGAN-COU.

C'est Tching-ing qui t'a le premier accusé.

KONG-SUNE, *chante.*

Ce Tching-ing est une très-méchante langue
(*Puis il dit à Tou-ngan-cou.*) N'es-tu pas content
d'avoir fait mourir plus de 300 personnes ? veux-tu
encore dévorer ce pauvre enfant qui reste seul ?
(*Il continue à chanter.*)

TOU-NGAN-COU.

Coquin de vieillard, en quel endroit as-tu caché
l'Orphelin ? Dis-le-moi promptement pour t'épargner
bien des supplices.

KONG-SUNE.

Où est-ce que j'ai caché un Orphelin ? qui me l'a vu
cacher ?

TOU-NGAN-COU.

Tu ne declares pas encore tout. Qu'on me le batte
de nouveau. (*On le bat.*) Il faut que ce vieux scélérat
soit insensible ; il ne sent rien, il ne déclare rien.
Tching-ing c'est toi qui l'as accusé, prends-moi un
bâton & lui en décharge cent coups.

TCHING-ING.

Seigneur, je suis un pauvre Médecin & je n'ai pas
appris à manier le bâton.

TOU-NGAN-COU.

Ah ! tu ne fais pas manier le bâton. Tu crains qu'il
ne dise que tu es son complice.

L'ORPHELIN.

KONG-SUNE.

Quoi ! Tching-ing me frapper ainsi ?

TCHING-ING.

Seigneur, n'écoutez pas ce vieillard. Il ne sçait
qu'il dit.

KONG-SUNE.

(Il chante.) Qui m'a si cruellement battu. O Tching-ing, que t'ai-je fait ? Suis-je donc ton ennemi pour me traiter de la sorte ?

TCHING-ING.

Dépêche-toi d'avouer tout.

KONG-SUNE.

Je m'en vais tout avouer. *(Il chante. Tching-ing craint. Il continue à chanter.)*

TCHING-ING.

Avoué donc vite, si tu ne veux mourir sous les coups.

KONG-SUNE.

Le voici, le voici. *(Il chante.)* Nous délibérâmes ensemble sur les moyens de sauver l'Orphelin.

TOU-NGAN-COU.

C'est assez dire qu'il a un complice, O vieux misérable ! Tu dis, nous étions deux. L'un c'est toi : qui est l'autre ? Si tu dis la vérité je te donne la vie.

KONG-SUNE.

Tu veux que je le dise. Je vais te contenter. *(Il chante.)* Son nom est venu sur le bout de ma langue, mais je l'ai fait rentrer.

TOU-NGAN-COU.

Tching-ing, ceci ne te regarderoit-il point ?

TCHING-ING, à Kong-sune.

Hola vieux fou ! ne vas pas calomnier l'innocent.

KONG-SUNE.

O Tching-ing, qu'as-tu à craindre ?

TOU-NGAN-COU.

Tu en as nommé deux, pourquoi ne dis-tu plus
mot ?

KONG-SUNE *chante.*

C'est que tu m'as tellement fait battre que j'en
suis devenu comme fou.

TOU-NGAN-COU.

Si tu ne perles, je vais réellement te faire assom-
mer.

UN SOLDAT.

Monseigneur, bonnes nouvelles ; en cherchant
dans une caverne de la maison on a trouvé l'Orphelin.

TOU-NGAN-COU *éclatant de rire.*

Qu'on m'apporte ici ce misérable avorton pour
que je le voye, & que j'aye le plaisir de le mettre
en pièces. Eh bien, vieux coquin ! tu disois que tu n'a-
vois point caché le petit Tchao. Qu'est-ce donc que
je tiens.

KONG-SUNE.

*Il chante, reproche au Tyran tous ses crimes, &
dit que son cœur barbare ne sera pas content qu'il
n'ait répandu le sang d'un Orphelin de quelques jours.*

L'ORPHELIN;
TOU-NGAN-COU.

La vûe de cet enfant excite ma colere. (*Kong-sune chante.*) Je prends le poignard. Un coup, deux coups, trois coups. (*Tching-ing est saisi de douleur*) Je prends ce maudit rejetton ; & je lui enfonce par trois fois le poignard dans le cœur. Me voilà au comble de mes desirs.

KONG-SUNE *chante & exprime ses regrets.*
Tching-ing cache ses larmes.

Hola ! Tou-ngan-cou , le plus scélérat de tous les hommes , prends garde à toi ! Sçache qu'il y a sur ta tête un Ciel qui voit tous tes crimes , & qui ne te les pardonnera jamais. Pour moi je n'ai nul regret à la vie. Je vais me laisser tomber sur ces degrés de pierre , c'est le genre de mort que je choisis.

UN SOLDAT.

Le vieux Kong-sune vient de se tuer.

TOU-NGAN-COU. (*il fait des éclats de rire.*)

Puisqu'il est mort qu'on ne m'en parle plus. (*Il continue à rire & dit à Tching-ing :*) Vous m'avez très-bien servi dans toute cette affaire , sans vous je n'aurois peut-être pas pû tuer mon ennemi.

TCHING-ING.

Seigneur , je vous ai déjà dit que je n'ai aucune inimitié particulière avec les Tchao , & que ce que j'en ai fait ç'a été pour sauver la vie à tous les petits innocens du Royaume , & pour ne perdre pas mon propre fils.

TRAGÉDIE CHINOÏSE. 64
TOU-NGAN-COU.

Vous êtes mon homme de confiance. Vous demeurerez dans mon Palais, vous y serez traité honorablement, vous y élevez votre fils. Quand il sera un peu plus grand, vous lui apprendrez les Lettres, & vous me le donnerez pour que je lui apprenne la guerre. J'ai bientôt cinquante ans, je suis sans héritier : j'adopte votre fils, & j'ai dessein de lui remettre ma charge dès qu'il sera en âge de la posséder. Qu'en dites-vous ?

TCHING-ING.

Je vous en fais, Seigneur, un million de remerciements : je n'étois pas digne de tant d'honneur.

TOU-NGAN-COU.

La faveur où étoit Tchao-tune m'avoit mis de mauvaise humeur. Présentement toute cette Maison est éteinte, & je n'ai plus rien à appréhender.



SCENE III.

TCHING-POËI *qui passe pour le fils de Tching-ing, & qui est le fils adoptif de Tou-ngan-cou.*

JE suis Tching-poëi. Mon pere de cé côté-ci c'est Tching-ing, mon pere de ce côté-là c'est Tou-ngan-cou. Le matin je m'exerce aux Armes, & le soir aux Lettres. Je reviens du camp, & je vais voir mon pere de ce côté-ci. (*Il chante en jeune homme qui est content de son sort.*)

SCENE IV:

TCHING-ING, *seul.*

OUVRONS un peu le rouleau. Hélas! combien de braves gens sont morts pour la famille de Tchao. Il m'en a coûté mon fils. Tout cela se voit dans ces peintures.



retour. Aujourd'hui je vous trouve tout triste. Les larmes coulent de vos yeux. Je ne sçais d'où cela vient, quelqu'un vous a-t-il offensé ? nommez-le à votre fils.

• TCHING-ING.

Je prétends bien vous dire le sujet de mes larmes. Votre pere & votre mere ne sont pas les maîtres. Allez-vous-en manger. (*Quand il s'en va il dit :*) Ah ! j'en puis plus. (*Il chante ; il soupire , son fils l'entend , revient & lui dit moitié chantant .*)

TCHING-POEI.

Mon pere, quelqu'un vous a-t-il offensé ? j'en suis en peine. Si personne ne vous a choqué, d'où vient que vous êtes si triste, & que vous ne parlez point comme à l'ordinaire ?

TCHING-ING.

Mon fils, demeurez ici à étudier, je vais dans l'appartement de derriere, & je n'y demeurerai pas longtems. *Il laisse comme par oubli son rouleau.*

SCENE VII.

TCHING-POEI *seul.*

MON pere a oublié ce rouleau de papier. Seroit-ce quelque dépêche ? ouvrons & voyons. Oh ! ce sont des peintures ! voici qui est extraordinaire. Cet habillé de rouge excite un gros chien contre cet habillé de noir. Et celui-là qui tuë le chien, & cet autre qui

fontient un chariot dont on a ôté une rouë. En voict un autre qui se casse la tête contre un arbre de canelle. Que veut dire tout cela ? il n'y a aucun nom écrit. Je n'y comprends rien. (*Il chante.*) Voyons le reste. Ce Général d'Armée a devant lui une corde, du vin empoisonné & un poignard. Il prend le poignard & s'en coupe la gorge. Pourquoi se tuer ainsi soi-même ? mais que veut dire ce Médecin avec son coffre à remèdes ? & cette Dame qui se met à genoux devant lui & veut lui donner un enfant qu'elle porte ? Pourquoi s'étrangle-t-elle avec sa ceinture ? (*Il chante à plusieurs reprises.*) Cette maison souffre beaucoup, que ne puis-je ruer un si méchant homme ? Je n'y conçois rien, attendons mon pere, il m'expliquera tout cela.

S C E N E V I I I.

TCHING-POEI, TCHING-ING.

TCHING-ING.

MOn fils, il y a longtems que je vous écoute.

TCHING-POEI

Mon pere, je vous prie de m'expliquer les peintures de ce rouleau.

- TCHING-ING.

Vous voulez, mon fils, que je vous les explique ? Vous ne sçavez pas que vous y avez bonne part.

Mon fils, souvenez-vous bien de tout ceci. Un jour certain Royaume d'Occident offrit en tribut un Chin-ngao, c'est-à-dire un chien haut de quatre pieds. Le Roi de Tsine donna le chien à l'habillé de rouge. Celui-ci ayant juré la perte de l'habillé de noir, fit faire dans son Jardin intérieur un homme de paille, & l'habilla de la même manière que son ennemi; il fit mettre dans le ventre de ce phantôme de la chair & des entrailles de mouton. Il fit jeûner cinq ou sept jours Chin-ngao, après quoi il le mena dans son Jardin, lui fit entrevoir la chair, & le lâcha. Le chien mangea tout. Au bout de cent jours que dura ce manège, il alla dire au Roi qu'il y avoit à sa Cour un traître qui en vouloit à sa vie. Où est-il, dit le Roi? L'habillé de rouge répondit: Chin-ngao peut le découvrir. Il amène le chien dans la Salle Royale. L'habillé de noir étoit auprès du Roi. Chin-ngao crut que c'étoit son homme de paille, & courut sur lui. L'habillé de noir s'enfuit, Chin-ngao court après; mais ayant heurté un grand Mandarin nommé Ti-mi-ming, il en fut mis à mort.

TCHING-POEI.

Ce vilain dogue se nomme donc Ngao & le brave Mandarin qui le tua Ti-mi-ming?

TCHING-ING.

C'est cela. L'habillé de noir s'étant échappé du Palais, voulut monter dans son char à quatre che-

TRAGÉDIE CHINOISE. 75

vaut ; mais il ne sçavoit pas que l'habillé de rouge en avoit fait disparoître deux. & de plus démonter une rouë ; ainsi le char étoit inutile. Il passa dans ce moment un homme grand & fort qui appuyant la rouë de son épaule frappoit d'une main les chevaux , & malgré qu'on lui vit les entrailles , s'étant déchiré tout le corps en chemin , il l'emporta bien loin hors des murs. Qui pensez-vous qu'étoit ce brave ? Ce Ling-tché même que l'habillé de noir avoit trouvé sous le meurier.

TCHING-POEI.

Je ne l'ai pas oublié. C'est ce Ling-tché à qui l'habillé de noir sauva la vie.

TCHING-ING.

C'est lui-même.

TCHING-POEI.

Mon pere , cet habillé de noir est un grand coquin & un infigne scélérat. Comment s'appelle-t-il ?

TCHING-ING.

Mon fils , j'ai oublié son nom.

TCHING-POEI.

Et l'habillé de noir ?

TCHING-ING.

Pour celui-là c'est Tchao-tune Ministre d'Etat. Il vous touche de près , mon fils.

TCHING-POEI.

J'ai bien oui-dire qu'il y avoit eu un Ministre d'Etat nommé Tchao-tune. Mais je n'y ai pas fait d'attention.

Quel est ce Kong-fune ?

TCHING-ING.

C'est un des grands amis de Tchao-tane. Ce Médecin lui dit : Seigneur , prenez le pauvre petit Orphelin , & allez avertir l'habillé de rouge que j'ai caché celui qu'il cherche. Nous mourrons ensemble moi & mon fils ; & vous aurez soin du petit Tchao , jusqu'à ce qu'il soit en âge de venger sa maison. Kong-fune lui répondit : Je suis vieux , mais si vous avez le courage de sacrifier votre propre fils , apportez-le-moi revêtu des habits de l'Orphelin de la maison de Tchao , & allez m'accuser à l'habillé de rouge. Votre fils & moi nous mourrons ensemble , & vous cacherez bien l'Orphelin jusqu'à ce qu'il soit en état de venger sa famille.

TCHING-POEI.

Comment ce Tching-ing eut-il le courage de livrer ainsi son propre enfant ?

TCHING-ING.

Vous êtes en danger de perdre la vie ; quelle difficulté de livrer celle d'un enfant ? Ce Tching-ing prit donc son fils & le porta chez Kong-fune. Il alla ensuite trouver l'habillé de rouge & accuser Kong-fune. Après qu'on eut fait endurer mille tourmens à ce bon vieillard , il découvrit enfin l'enfant qu'on cherchoit , & le barbare habillé de rouge le mit en morceaux de sa propre main. Kong-fune se cassa le

toi sur les degrés du Palais. Il y a maintenant vingt années que tout cela est arrivé, & l'Orphelin de la maison de Tchao doit avoir présentement vingt ans. Il ne songe pas à venger son pere & sa mere. A quoi songe-t-il donc ? Il est bienfait de sa personne, il est haut de sept pieds, il sçait les Lettres & les Armes, on ne peut pas mieux. Son grand pere avec son char, qu'est-il devenu ? Toute la Maison a été impitoyablement massacrée, sa mere s'est pendue, son pere s'est poignardé, & jusqu'ici il ne s'est pas encore vengé. C'est bien à tort qu'il passe dans le monde pour un homme de cœur.

• TCHING-POEI.

Mon pere, il y a un réchis infini que vous me parlez. Plus j'y réfléchis, & moins je vous comprends.

TCHING-ING.

Puisque vous n'êtes pas encore au fait, il faut vous parler clair. Le cruel habillé de rouge, c'est Toun-gan-cou. Tchao-tune, c'est votre grand-pere. Tchao-so, c'est votre pere. La Princesse, c'est votre mere. Je suis le vieux Médecin Tching-ing, & vous êtes l'Orphelin de Tchao.

TCHING-POEI.

Quoi, je suis l'Orphelin de la Maison de Tchao ? Ah ! vous me faites mourir de douleur & de colere.
(Il tombe évanoui.)

TCHING-ING.

Mon jeune Maître, revenez à vous.

L'ORPHELIN,
TCHING-POEI.

Hélas, vous me faites mourir ! (*Il chante.*) Si vous ne m'aviez pas dit tout cela , d'où aurois-je pû l'apprendre ? Mon pere , allez-vous dans ce fauteuil , & souffrez que je vous salue. (*Il le salue.*)

TCHING-ING.

J'ai élevé aujourd'hui la Maison de Tchao. Mais hélas ! j'ai perdu la mienne. J'ai arraché la seule racine qui lui restoit. (*Il pleure. Tching-poëi chante & jure qu'il se vengera du traître Tou-ngan-cou.*)

TCHING-ING.

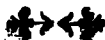
Ne faites pas un si grand bruit , Tou-ngan-cou pourroit vous entendre.

TCHING-POEI.

Je mourrai , ou le traître périra. (*Il chante.*) Mon pere , ne vous inquiétez point. Dès demain , après que j'aurai vû le Roi & tous les Grands , j'irai moi-même tuer ce voleur. (*Il chante , & ses chansons disent la maniere dont il veut le tuer.*)

TCHING-ING.

Demain mon jeune Maître doit se saisir du traître Tou-ngan-cou. Il faut que je le suive pour l'aider en cas de besoin.





ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

OUËI-FONG, *Grand Officier du Roi.*

JE suis Ouëifong, un des plus grands Mandarins de Tsine. Sous ce règne-ci, Tou-ngan-cou s'est emparé de tout le pouvoir, & a détruit la famille de Tchao-tune; mais dans le Palais de Tchao-so il s'est trouvé un certain Tching-ing qui a sçu cacher l'Orphelin de cette Maison. Il y a de cela vingt ans. Il changea le nom du petit Prince, l'appella Tching-poëi, & c'est à lui que le Roi a ordonné d'arrêter Tou-ngan-cou afin de venger ses parens. L'ordre est conçu en ces termes. » La puissance de » Tou-ngan cou est devenuë trop grande. Je crains » qu'elle n'aillé encore plus loin. J'ordonne à Tching- » poëi de s'en saisir secrettement & d'éteindre sa mai- » son sans en épargner aucun. Quand il se sera ac- » quitté de cet ordre je lui donnerai une récompense. » Je n'ose pas retarder cet ordre, il faut que je le signifie moi-même à Tching-poëi.

S C E N E V.

OUEI-FONG.

J'AI appris que Tching-poëi s'étoit saisi de Toungan cou. Qu'on aille voir s'il vient ; & sitôt qu'il viendra , qu'on m'en avertisse.

S C E N E V I.

TCHING-POEI, TCHING-ING, TOU-
NGAN-COU, OUEI-FONG.

TCHING-POEI.

MON pere , allons ensemble voir le Roi. (*Il apperçoit Ouëi fong.*) Seigneur , ayez pitié de notre famille. J'ai pris & lié Toungan-cou.

OUEI-FONG.

Qu'on le fasse paroître. Hé bien ! traître , qui faisois périr les meilleurs Sujets du Roi , te voici entre les mains de Tching-Poëi. Qu'as-tu à dire ?

TOU-NGAN-COU.

C'est pour le Roi que je me suis perdu. Mais dans l'état où sont les choses , tout ce que je demande , c'est qu'on me fasse mourir promptement.

TCHING-POEI , à Ouëi-fong.

Seigneur , prenez ma cause en main.

82 L'ORPHEÛN, TRAG. CHIN.

» coup de gloire. Il a fait trancher la tête au traître
» Tou-ngan-cou. Je veux qu'il s'appelle désormais
» Tchaq-vou : que son pere & son grand pere soient
» mis au nombre des Grands du Royaume : qu'Han-
» kué soit fait Généralissime. Je donne à Tching-ing
» une belle & grande terre en propre : qu'on élève au
» vieux Kong-sune un magnifique tombeau. Que tout
» le Royaume se renouvelle & exalte sans cesse la ver-
» tu du Roi. »

*Tching-poëi & Tching-ing chantent & remercient le
Roi, en répétant l'un après l'autre tous les bienfaits
qu'on vient de recevoir de sa part.*

F I N.

Le P. de Prémare dans un *Post-scriptum* ajoute à
» Je ne cache point ce cahier que je confie à MM.
» Du Brossai & Du Velaër, parce que je n'ai rien de
» cacheté pour eux, & que je suis bien-aise qu'ils le
» lisent pendant leur voyage.

cent Pièces qui composent ce Recueil, j'ai marqué à la marge d'en-haut le N°. de la Comédie, que la Peinture qui est au-dessous, désigne; & dans chaque Volume je remets à la marge d'en-haut & à la tête de chaque Pièce ce même N°. On le trouve enfin sur la tranche de chaque Tome, & on voit combien il contient de Pièces. Mais j'ai plus travaillé sur la 85^e. Pièce que sur les autres, puisque c'est celle que j'ai choisie pour vous la traduire. Elle se trouve au commencement du 35^e. Tome & s'appelle *Tchao-chi-kou-culh*, le petit Orphelin de la Maison de *Tchao*. D'abord j'y ai mis les points; c'est-à-dire j'ai distingué les phrases par de petits O, comme font les Chinois. Cela aide beaucoup, surtout les commençans, & n'est pas si aisé qu'on diroit; vous verrez par mes corrections assez fréquentes que je m'étois trompé assez souvent. J'ai cotté à la marge d'en-haut chaque page par un N°. & ce même N°. se trouve aussi à la marge dans mon Essai de Traduction. Cela servira à vous conduire, quand vous voudrez comparer le Chinois avec le François. J'ai jetté entre les lignes quelques légères explications, & mis dans la marge d'en-haut quelques courtes notes. J'y en ajouterai encore tant que ce Livre demeurera entre mes mains.

Les Chinois ne distinguent point comme

nous entre Comédie & Tragédie : j'ai intitulé celle-ci Tragédie, parce qu'elle m'a paru assez tragique. Ces sortes d'Ouvrages ne différencient point des petits Romans Chinois, sinon en ce qu'on y introduit des Personnages qui se parlent sur un Théâtre, au lieu que dans les Romans, c'est un Auteurs qui les fait parler dans son Livre.

On ne met que rarement le nom de l'Acteur qui parle, surtout après qu'il a lui-même d'abord décliné son nom. Mais on se sert du nom général du Comédien qui joue tel ou tel rôle. Par exemple au lieu de dire *Toungan-cou* dit, on met *Tsing* dit. Je suppose que cela n'embarasse point les Chinois, mais nous n'y sommes point faits. Une Troupe de Comédiens est composée de huit ou neuf personnes. 1°. *Sing*, c'est un jeune homme, souvent le Héros de la Pièce. S'il y en a plusieurs, on nomme l'autre *Siao sing*, c'est l'ami ou le rival de *Sing*. 2°. *Tan*, c'est une jeune personne qui répond à *Sing*, comme *Siao-tan* répond à *Siao sing*. 3°. *Lao tan*, c'est une vieille, v. g. la mere de *Sing* ou de *Tan*. 4°. *Mo*, ou quelquefois *Tchong-mo*, ou bien *Tching-mo*, font les personnages à côté, c'est pour l'ordinaire d'honnêtes gens. 5°. *Vai*. Cela se donne à de méchantes gens, mais pas toujours. 6°. *Tsing* sert pour l'ordinaire à représenter des scélérats. Je ne sçauois

mieux comparer cela qu'à nos Joueurs de farces. Vous y avez Ailequin, le Docteur au grand nez, Dame Alison, Gilles le Niais.

Le même Comédien joue plusieurs rôles différens. Il est vrai qu'il ne commence jamais à parler pour la première fois qu'il ne dise, *je suis Oreste ou bien Agamemnon*, mais le Spectateur qui voit le même visage à deux Acteurs très-différens peut s'y tromper. Un masque remédieroit à cet inconvénient, mais les masques ne servent guères que dans les Ballets, & ne se donnent qu'aux scélérats, aux chefs de voleurs, &c.

Les Tragédies & Comédies Chinoises sont mêlées de chansons: on met ces chansons en grosses lettres très-faciles à distinguer de ce qui se récite: outre qu'on avertit toujours que ce qu'on va dire se chante, *Tchang*. On met aussi à la tête de chaque chanson sur quel air elle doit se chanter. V. g. sur l'air de *Reveillez-vous belle endormie*. Le nombre de ces airs est assez borné. On interrompt assez fréquemment le chant, pour dire une ou deux phrases sans chanter. Il y a des Pièces dont les chansons sont difficiles à entendre, surtout aux Européens, parce qu'elles sont remplies d'allusions & de délicatesses auxquelles nous ne sommes point faits. Les Chinois ont leur Poësie comme nous avons la nôtre. Si nous disions aux Chinois il y a quatre Gra-

ces, deux Vénus & dix Muses, parce qu'une telle est tout ensemble une Grâce, une Vénus & une Muse; ils n'y pourroient rien comprendre. Ainsi de nous par rapport à leurs chansons délicates & poëtiques. Il y en a d'autres comme celles que j'ai traduites qu'il est assez aisé d'entendre; j'en traduis plusieurs, & pour peu que j'eusse de loisir je les expliquerois toutes.

Nous sommes choqués de ce qu'un Acteur au milieu d'un entretien vient tout-à-coup à chanter. C'est que nous ne prenons pas garde que le chant est fait pour exprimer quelques grands mouvemens de l'ame, comme la joye, la douleur, la colere, le désespoir. Par exemple un homme qui est indigné contre un scélérat, chante. Un autre qui s'anime à la vengeance, chante. Un autre qui est prêt de se donner la mort, chante. Vous en avez plusieurs exemples dans cette Pièce. Voyez le Général Hankué & le vieux Kong-sune.

Les Pièces de ce Recueil ont quelquefois cinq Parties, & quelquefois moins. Généralement parlant, elles sont toutes beaucoup plus courtes que celles qu'on estime tant, & qui ont chacune deux Tomes.

Celle-ci a cinq Parties que vous appellerez Actes, si vous le jugez à propos. La première s'appelle *Sié-isee*; on pourroit nommer cela la Prologue. Les quatre autres s'appellent

Tché, c'est-à-dire division. Si toutes les fois qu'il sort ou qu'il entre quelques nouveaux Personnages, on veut appeller cela Scène, il s'en trouvera plusieurs dans chacune de ces cinq Parties. Je les ai marquées.

Dans ma Traduction, si vous ne trouvez pas que le Texte soit assez littéral, du moins, il est pour le plus souvent assez fidèlement rendu. Il y a bien des endroits auxquels j'aurois pû donner un plus beau tour : vous le sentirez assez, & vous donnerez à mon langage des graces que je n'ai pû lui donner en si peu de tems. Ce sera votre ouvrage autant que le mien, & si vous le jugiez digne de paroître, vous pourriez le faire imprimer sous votre nom sans craindre qu'on vous accuse de larcin, puisqu'entre amis tout est commun, puisque je vous le donne, & puisque vous y aurez la meilleure part. Il y a dans cette Tragédie plusieurs naissances de très-grands sentimens. Cela n'est pas selon nos règles, mais les Chinois ne sont pas obligés ni de sçavoir ni de suivre ces sortes de règles. Ils gardent la principale de toutes, qui est de plaire, de toucher, d'exciter à la vertu & de rendre le vice odieux.

La Tragédie 84^e qui précède celle-ci est à peu-près dans le même goût. Mais à mon sens elle ne la vaut pas. C'est aussi un enfant qu'on sauve du trépas auquel il étoit destiné, mais il ne coûte pas si cher que l'Orphelin de la

maison de Tchao. Si vous voulez vous exercer dessus ou sur quelque autre, vous sentirez que ma Notice ne vous sera pas inutile.

Mais à propos de ma Notice, je ne sçais pas ce que vous voulez dire quand vous parlez de mes deux derniers Livres. J'ai peur que vous ne compreniez là-dedans le traité des particules dans le langage familier. Mon Ouvrage a deux parties ; la première pour apprendre à parler, la seconde pour apprendre à lire les Livres en grand stile, & à composer élégamment dans ce genre. Quant à cette seconde partie, j'avoué qu'aucun Missionnaire n'en avoit parlé avant moi. Mais j'ajoute, que personne n'avoit non plus jusqu'ici traité des particules dans le petit langage. Cependant il faut absolument les sçavoir pour parler bien, & pour entendre les Ouvrages écrits dans ce stile. Vous en serez convaincu par la lecture d'une seule Comédie ou du Roman que je vous envoyai il y a trois ou quatre ans. Si donc vous vouliez imprimer précisément ce qui regarde la concordance, j'aimerois autant qu'on n'imprimât rien du tout. Au reste, quelque grand que soit le nombre des phrases, que j'ai rapportées pour exemple, je voudrois encore en avoir rapporté davantage ; parce qu'il n'y en a aucune qui ne renferme quelque tour propre de la langue. Ces tours sont infinis, & il est comme impossible de les rapporter à des règles générales. Dans mes Let-

tres de l'an passé, je vous expliquai en détail le seul moyen que je sçache pour imprimer aisément & correctement votre Grammaire & toute ma Notice. Je ne demande point qu'on imprime les caractères Chinois à Paris, il faut seulement laisser la place pour les écrire en Chine. Tout le mal que j'y trouve, c'est qu'on ne pourra pas relier chaque exemplaire à l'Européenne, les feuilles étant doubles & le papier trop fin. Je ne sçais pas quelle est votre Imprimerie Chinoise à Paris. Vous qui la voyez, vous pouvez avoir des vûes que je n'ai pas.

J'espère que M. l'Abbé Bignon sera content de moi. Son neveu, M. le Chevalier Robuste, est un très-joli cavalier dont tout le monde est très-content. Je lui ai fait le plus d'amitié que j'ai pû. Il a le cœur admirable, & je ne doute point qu'il ne parle de moi à M. son oncle en bons termes. Les deux cent francs qui me sont venus cette année s'en sont presque en allés en différentes emplettes. Faites donc qu'on ne m'oublie pas à l'avenir. Songez aussi au petit secret que nous avons ensemble. Mais surtout que mon nom ne fasse point de bruit au-dehors. Vous pouvez parler de moi au P. le Camus & au P. Constantin, mais point à d'autres, cela seroit inutile & dangereux. L'Auteur des notes latines vous prie de dire à M. Fréret, que le Livre dont il lui parla a été tellement ici réformé qu'on n'y connoit

L E T T R E

De M. L. R. DESHAUTESRAYES, Professeur Royal & Interprète du Roi, adressée à M. DESFLOTTES, sur l'histoire véritable de l'Orphelin de Tchao.

Vous avez deviné juste, Monsieur, le sujet de la Tragédie de Tchao est puisé dans l'Histoire; j'ai consulté les Annales de la Chine comme vous m'en avez prié, & j'y ai trouvé les noms de Tou-ngan-cou, de Tchao-tune & de Tchao-se, de Tching-ing, d'Hankué, de Kong-sune. L'Orphelin de la maison de Tchao y porte le nom de Tchao-vou. Afin de vous mettre au fait de la manière dont les Chinois imitent l'Histoire dans leurs pièces de Théâtre, je vous envoie le récit succinct de l'histoire véritable de l'Orphelin de Tchao, telle qu'elle se trouve dans les Annales de la Chine dites *Tong-kien kang-mou*.

Tchao-tune Ministre d'Etat dans le pays de Tsine, avoit servi utilement sa patrie dans les différentes guerres qu'elle avoit eue à soutenir. Il fut extrêmement puissant sous le règne de *Ling-cong*, Prince qui par sa mauvaise conduite & par sa tyrannie, s'étoit aliéné le cœur de ses sujets. *Tchao-tune* apprit que son Roi avoit envie de le faire mourir, résolu d'en prévenir les suites; il l'attaqua le premier & lui ôta la vie, l'an 607. avant l'ère chrétienne. Il fit revenir le Prince *Tching-cong-hetune* qui s'étoit retiré chez les Tcheou, & il le fit monter sur le Trône à la place de son neveu.

* Dans le premier Tao, Tomes V. & VI.

quelques pronostics l'annoncèrent, car le Roi de Tsine étant tombé dangereusement malade, on tira les sorts à son sujet. On apprit par leur moyen que la postérité d'un grand criminel ne lui survivroit point. Ce qui inquiéta beaucoup les Chinois qui croyoient alors fortement à l'Astrologie Judiciaire, aux divinations par le moyen d'une tortue rôtie &c. Ces Peuples ne sont point encore revenus aujourd'hui de toutes ces fadaïses. Le Général *Han-koué* & *Tching-ing* furent les principaux moteurs de cette révolution. *Han-koué* surtout appuya puissamment le parti de l'Orphelin, à cause des troupes qu'il avoit sous son commandement; la plupart des Officiers se joignirent à lui. Le Roi fit revenir l'Orphelin de *Tchao* qui fut reconnu de tout le monde. *Tou-ouan-cou* fut attaqué, mis à mort, & toute la famille détruite. *Tchao-ou* rentra dans tous ses biens, & prit alors le bonnet viril. Cette cérémonie qui se fait d'ordinaire lorsqu'on a atteint l'âge de vingt ans, consiste aujourd'hui à se faire couper les cheveux, & à ne réserver qu'un toupet ou tresse au sommet de la tête.

Dès que cette cérémonie fut achevée, *Tching-ing* dit à *Tchao-ou* & à tous ceux qui étoient là présents. » J'ai vû périr tous ceux qui appartenoient à » la Maison de *Tchao*. Je n'ai pas demandé à suivre » leur exemple, parce que j'avois formé le dessein » de sauver l'Orphelin. Maintenant que *Tchao-ou* » est rétabli dans tous ses droits & qu'il est homme » fait, je ne lui suis plus nécessaire. Je dois me donner la mort & me réunir au fidèle & généreux *Kong-suné-tchu-kieou*. »

Tchao-ou à ces mots versa des larmes, il se jeta aux pieds de *Tching-ing*, & employant des discours aussi tendres que pouvoient être ceux d'un fils à son pere, il fit d'inutiles efforts pour le dissuader de ce

dessein funeste. » C'en est fait, dit *Tching-ing*, en tirant un poignard, je meurs & je fais ce que je dois. En même tems il se le plongea dans le sein.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai trouvé dans les Annales de la Chine concernant l'Orphelin; il vous est facile à présent d'établir un parallèle entre l'original & la copie, je veux dire entre l'histoire de l'Orphelin de *Tchao* telle que je viens de l'écrire, & la Tragédie de ce nom.

Je ne dois point passer sous silence, que le Royaume de *Tsine*, dans lequel arriva cette sanglante Tragédie, comprenoit la Province de *Chan-si*, & quelque chose dans la partie australe du Petcheli. Ce Royaume fut fondé l'an 1115. avant l'Ere Chrétienne, en même tems que les Royaumes d'*Oüei*, de *Tchou*, de *Sông* & de *Lou* &c. par l'Empereur *Tching-vâng*, qui le donna en appanage à son second fils *Tchang-chou-yu*. Le dernier Prince de cet Etat fut *Tsing-cong*, qui finit de régner l'an 375. avant J. C. On compte en tout trente-sept Princes qui ont régné l'espace de 740. ans. Ce Royaume fut démembré par *Oüei*, *Hans* & *Tchao*, trois de ses grands Officiers qui se le partagèrent entr'eux.

Je suis avec une parfaite considération,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
 Serviteur, L. R. DESHAUTESRAYES.